

POSTFACE

Kaori Kasai

Le roman présenté dans ces pages a suscité une polémique littéraire et sociale considérable lors de sa publication à l'aube des années 1980 au Japon. Il faut savoir que la peine capitale (par pendaison) existe encore et qu'elle est effectivement pratiquée à ce jour dans ce pays. Il s'agit pourtant avec ce texte de la première et de la dernière œuvre *littéraire* en date traitant du sujet, considéré comme «tabou» au sein de la société japonaise¹. En conséquence, ces pages ont fini par jouer un rôle moteur au sein des mouvements abolitionnistes japonais².

L'œuvre et les questions fondamentales qu'elle pose sur l'«homme»: entre loi, science et croyance

En nous faisant revivre les derniers jours du protagoniste majeur de *La Condamnation*, le dénommé Kusumoto Takeo, condamné à mort depuis seize ans dans le centre de détention de Tôkyô, Kaga interroge chacun de ses lecteurs: qu'est-ce que le «salut» pour l'homme? En particulier, pour celui qui se trouve dans la situation la plus désespérée

[1] Il existe par ailleurs nombre de textes documentaires ou de recueils de témoignages (de gardiens de prison, par exemple), mais aucune œuvre littéraire au sens propre du terme en dehors de celle présentée ici aux lecteurs. Précisons encore que la présente postface n'entend pas se substituer aux commentaires qui existent par ailleurs (cf. liste des articles à propos de cet ouvrage), ni aux travaux documentaires sur le sujet de la peine de mort.

[2] Dandô Shigemitsu (1913-2012), ancien juge de la Cour suprême du Japon (de 1974 à 1983), a lancé ces mouvements avec son ouvrage *De l'abolition de la peine de mort* (1991). Par la suite s'est formé le groupe connu sous le nom de «Forum 90», qui a réclamé la ratification du Traité international d'abolition de la peine capitale. On y compte aujourd'hui environ 5000 membres, des hommes politiques, des avocats, des journalistes, des prêtres et des figures intellectuelles de l'Archipel. Avec l'écrivain Setouchi Jakuchô (1922-), Otohiko Kaga en est l'un des cofondateurs.

qui soit ? Dans l'ouvrage, la vie entière de Takeo est condensée sur ses quatre derniers jours, qui commencent par son réveil le matin d'un funeste vendredi pour se terminer avec son exécution par pendaison le mardi suivant.

Ce que l'auteur fait comprendre, au fur et à mesure de la lecture de cette agonie, c'est que Takeo, assassin crapuleux, a dû vivre un véritable enfer avant d'être sauvé et d'apprendre à *aimer* pour la première fois de sa vie, dans les derniers jours de celle-ci. Ici, la question de l'«amour», qui peut sembler si éloignée à première vue de la situation d'un prisonnier vivant dans le couloir de la mort, est en effet l'essentiel du propos. Pour Takeo, l'«amour» réside avant tout dans la possibilité d'avoir une «confiance totale» en quelqu'un d'autre. Il en a appris la substance à travers la correspondance qu'il s'est mis à entretenir avec une jeune étudiante, nommée Etsuko, devenue sa confidente durant la dernière année de sa vie³. Aussi est-ce grâce à cet échange empreint d'humanité qu'il a réussi à *aimer* même celle qu'il n'avait jamais aimée jusque-là, sa propre mère. C'est à l'ultime fin de sa vie que cet amour pour celle qui lui avait donné le jour se révèle à lui.

Le parcours de Takeo vers la conversion religieuse ne consiste pas en un simple repentir, en un remords que le châtiment pourrait apporter après le crime ; il naît plutôt de la découverte de la racine du «mal» au fond de son être. Takeo écrit : «Il est faux de dire que je suis mauvais parce que j'ai tué quelqu'un. C'est plutôt puisque je suis si mauvais que j'ai commis ce meurtre.» Ces aveux, il les formule dans son journal autobiographique, qu'il intitule *Du mal*. À ce sujet, citons une réflexion de Shôda Akira :

Le meurtre en tant qu'acte cache en fait un désir irrésistible, qui guette le moment de faire éruption, un peu comme une coulée de lave ; je ne peux qu'appeler *folie* ce genre de chose. Et pour moi, j'y vois la même origine que ce qu'on appelle l'«amour». Comment pourrais-je expliquer une idée

[3] Quelques années après la mort de Shôda Akira (le condamné qui a servi de modèle au personnage de Takeo), Nakanishi Mie (modèle d'Etsuko) confia effectivement à Kaga sa correspondance avec ce condamné (publiée sous le titre *La Lumière de l'amour dans le gouffre de la mort. Correspondance avec un condamné à mort* [*Shi no fuchi no ai no hikari*], 1992). C'est en tant que médecin psychiatre que Kaga avait rencontré Shôda dans le centre de détention où celui-ci était emprisonné. Après avoir quitté cette fonction, et au retour de son séjour en France, Kaga se fit connaître par la publication de son premier roman, *Un hiver dans les Flandres* (1967). Ce fut l'occasion de ses retrouvailles avec Shôda. Dès lors, ils entretenirent une correspondance (entièrement publiée sous le titre de *Dialogue avec un condamné à mort* [*Aru shikeishû to no taiwa*], Tôkyô, Kôbun-dô, 1990) et ce, jusqu'à l'avant-veille de l'exécution de Shôda.

si paradoxale? Disons que la souffrance d'un assassin est encore plus grave quand le motif de son acte ne provient pas de quelque chose de «mal», mais qu'il s'agit plutôt d'un acte qui met l'amour et la confiance en péril. De plus, le meurtrier qui est en cause ne sait absolument pas comment se comporter devant son propre égarement – je peux bien le dire, puisque cela, je l'ai vécu⁴.

Le roman redit aussi au lecteur que l'«amour», considéré dans sa dimension physique, constitue le fondement de notre vie. Un mot d'une serveuse de bar, rencontrée dans sa fuite par Takeo après son crime, nous rappelle notre nature d'«êtres créés»:

Est-ce que tu sais que ton corps n'est pas à toi seul? Est-ce que tu vois que tu ne serais pas là si tes parents n'existaient pas? Alors...? Non, on ne peut ni naître ni vivre uniquement seul. Je voulais dire qu'on fait partie de quelque chose d'immense.

Ce n'est que bien plus tard, en prison, que Takeo développera cette idée, dont on lit l'expression dans une lettre adressée à sa correspondante:

Notre planète a de l'importance parce qu'elle fait partie de l'Univers, et non parce que l'homme l'occupe. De même, mon corps n'est pas négligeable, parce qu'il fait partie de l'Univers entier, lui aussi.

Si on conçoit la foi de Takeo comme une quête le menant vers «quelque chose d'immense», alors Dieu ne serait autre qu'une forme d'expression de la puissance de création humaine – c'est du moins ce qu'affirme par ailleurs l'auteur, lui-même converti au catholicisme:

Croire, c'est sans doute faire un pas vers quelque chose d'immense qui vous dépasse. Au lieu de parler de la croyance de manière vague, j'ai essayé de rendre cette idée concrète à travers ce roman. Cela n'empêche que même aujourd'hui, je continue à croire que cet être absolu, nommé Dieu, n'est pas autre chose qu'une création humaine⁵.

En d'autres termes, «on ne saura jamais – dit Kaga – croire en Dieu sans savoir aimer l'homme». Il importe donc de bien montrer que le sentiment d'amour que le personnage principal du roman commence d'éprouver envers sa correspondante coïncide avec le moment où il commence à croire en Dieu. Enfin, Takeo parvient à accepter

[4] Extrait d'une lettre de Shôda à Kaga, datée du 31 octobre 1969, publiée dans *Dialogue avec un condamné à mort, op. cit.*, p. 199-200.

[5] Citation d'un entretien accordé par Kaga au quotidien *Niigata Nippô* (26 février 1979, année de publication de *La Condamnation*).

son sort comme une sorte de «grâce paradoxale», et non comme une conséquence du «mal».

En écrivant ce roman, Kaga a confronté point par point sa propre philosophie à la théologie catholique exprimée par Shôda. Finalement, *La Condamnation* a marqué un pivot dans sa propre vie, non seulement comme écrivain, mais en tant qu'homme. Dans ce roman, il ne fait aucun doute que Kaga tente d'esquisser un cycle de mort et de résurrection. Si les «ténèbres»⁶ – mot qui apparaît maintes fois dans le texte – formait en réalité la matrice de la vie même, la mort, quant à elle, ne serait alors que le retour à des ténèbres : celles d'où surgissent nos vies, le seul milieu capable de supporter leur émergence, le berceau de toute vie humaine.

Si Takeo, le héros du roman, dit avoir joui d'un sentiment de bonheur inouï en étrangeant sa victime, c'est que cet acte lui a permis de pénétrer dans une zone où ni la morale ni la loi, qu'elles soient humaines ou divines, ne semblaient alors en mesure de faire obstacle à ses pulsions. On pourrait même dire qu'il a patienté jusqu'à ce moment de «passage à l'acte», puisqu'il avoue dans son journal : «J'étais manipulé par un pouvoir démoniaque qui me poussait à me détruire. J'étais ravi d'obéir à ce pouvoir. Sur le chemin qui mène au terme de tout : le néant, aucun délice ne manque. De toute évidence, le mal est un plaisir.»

Et donc, dès l'instant où Takeo a effectivement *tué*, il a en quelque sorte enjambé d'un seul bond la frontière entre le monde visible et celui que narrateur et auteur appellent justement l'«autre côté». Sans cet autre univers de ténèbres, qui sert de fondement à nos vies, la lumière ne parviendrait donc pas jusqu'à nous, et la vie même ne serait pas possible ; sans ténèbres, point d'illumination. C'est la raison pour laquelle Kaga présente lui-même son roman comme une sorte de «traité de l'existence du néant»⁷ – et l'on notera ici l'influence de la philosophie répandue en France durant ses années d'apprentissage, notamment celle de Jean-Paul Sartre ou d'Albert Camus. Puis l'auteur ajoute :

[6] D'après Kaga, ce mot se réfère au prologue de la *Genèse* de l'Ancien Testament : «Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide ; *les ténèbres* couvraient l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : "Que la lumière soit !" et la lumière fut.» Mais Kaga précise que Dieu est également le créateur des ténèbres. C'est donc pour cette raison qu'elles sont, selon lui, aussi vitales que la lumière pour les existences humaines.

[7] Si les «ténèbres» soutiennent l'Univers créée par Dieu, «le néant» est, selon Kaga, synonyme de l'absurdité ou de la désespérance humaine.

Je n'aurais jamais écrit ce roman si je n'avais pas rencontré Shôda. En faisant de lui un modèle, j'ai tenté de créer un personnage qui était en réalité un double de moi-même. Quand j'ai terminé la rédaction, j'ai eu la forte impression que Shôda était revenu à la vie pour jouer le rôle principal dans mon roman. Non, ce n'est pas moi qui ai écrit, mais c'est lui qui a écrit à travers moi, sous la plume que je tiens entre mes mains⁸.

Ces considérations métaphysiques et personnelles à la fois ne doivent cependant pas faire oublier l'importance que le roman prit dans la sphère sociale et l'opinion publique japonaises, dès l'époque de sa parution et ce, jusqu'à nos jours – la peine de mort n'ayant jamais été remise en cause dans la vie publique de l'Archipel.

L'impact sociétal de l'œuvre : de sa publication (1979) jusqu'à aujourd'hui

Avant *La Condamnation*, le peuple japonais ignorait tout de la situation réelle des condamnés à mort dans son pays. Une fois le bandeau arraché des yeux de l'opinion publique, la réaction fut à juste titre considérable. Entre autres conséquences, le roman se classa dès sa parution parmi les meilleures ventes de librairie au Japon.

Shôda n'est pas le seul protagoniste du roman, où l'on rencontre d'autres condamnés à mort plus ou moins inspirés de personnages ayant vraiment existé. Chacun a un fort caractère, par le fait même qu'ils sont peints sur le modèle de vrais criminels. Le lecteur rencontrera ainsi Sunada, un costaud et une brute, entraîné par ses pulsions à une série de meurtres et de viols ; Andô, un jeune et beau violeur, assassin d'une écolière, simple d'esprit qui se masturbe sans gêne même en présence des gardiens, ou encore Kakiuchi, qui a mis une bombe dans un train pour se venger d'une maîtresse qui l'avait trahi⁹. Ce dernier écrivait de la poésie en prison. Il avait lu aussi, avec beaucoup d'attention, *La Condamnation* qui parut d'abord en livraisons mensuelles dans une revue littéraire, mais il fut exécuté avant d'avoir pu en lire la fin : « Curieusement – devait commenter Kaga – c'est à partir de ce moment que le personnage a commencé à prendre vie sous ma plume, bien plus qu'auparavant. » De la sorte, le

[8] *Dialogue avec un condamné à mort*, op. cit., p. 213.

[9] Le modèle d'Andô est Sakamaki Shûkichi (1934-1957) qui a étranglé une fillette en 1954, après l'avoir violée dans les toilettes d'une école sous l'effet de stupéfiants. Quant à Kakiuchi, son modèle est un dénommé Wakamatsu Yoshiki (1943-1975), auteur d'un attentat à l'aide d'une bombe à retardement dans un train, en 1968. Concernant le modèle de Sunada Ichimatsu, cf. Otohiko Kaga, *Mémoire des condamnés à mort*, 1980.

roman peut aussi être considéré comme un hommage à ces condamnés que l'auteur a connus, non seulement par son travail comme psychiatre assigné au couloir des condamnés à la peine capitale, mais aussi de manière bien plus personnelle.

Par ailleurs, le roman évoque les aspects gravement inhumains du système carcéral au Japon. « Attendre la mort chaque jour, c'est une souffrance beaucoup plus cruelle que la peine elle-même ! » s'écrie un condamné du nom d'Ôta, qui finit par développer un trouble mental majeur, comme c'est d'ailleurs souvent le cas des détenus condamnés à mort. Au Japon, l'annonce de l'exécution n'est faite au condamné que vingt-quatre heures avant l'exécution, l'ordre officiel ayant été donné cinq jours auparavant par le ministre de la Justice. Quant aux magistrats, ils ne sont pas autorisés à indiquer le terme de l'exécution (c'est ce que dit la loi, encore actuellement : elle n'a quasiment pas connu la modification depuis sa rédaction en 1873, an 5 de l'ère de la restauration du pouvoir impérial, ou ère Meiji).

Il semble que ces procédures soient dissimulées par les autorités pénitentiaires, sauf lors du mandat d'une ministre en exercice dans les années 2010, au cours duquel le lieu d'exécution avait été exceptionnellement ouvert aux médias pour la première fois¹⁰. De ce fait, un condamné à mort doit, tout au long de son attente, vivre une vie sans lendemain jour après jour, depuis sa condamnation au tribunal jusqu'à son exécution. Pour décrire une telle vie, tendue par une angoisse permanente, la condensation du temps du roman en quatre jours seulement est un choix tout à fait pertinent, comme l'affirment les observateurs de la trajectoire intellectuelle de l'écrivain (Ôe Kenzaburô, Akiyama Shun et Nakano Kôji).

Donc, depuis la publication du roman, en pratique, la situation n'a guère évolué ; le lecteur français, habitué au changement majeur survenu avec l'abolition de la peine de mort en France en 1981, en sera sans doute particulièrement surpris, ce pourquoi un point sur l'actualité de cette question au Japon de nos jours peut se révéler utile.

[10] C'était à l'initiative de Chiba Keiko, avocate et ancienne ministre de la Justice (2009-2010) du gouvernement du Parti démocrate du Japon (Minshutô, la principale force d'opposition au Parti libéral-démocrate jusqu'en 2009, date de sa victoire aux élections législatives, avant de retourner dans l'opposition trois ans plus tard). Elle est aussi le premier et dernier ministre en date à avoir assisté en personne à l'exécution d'un condamné à mort dont elle-même avait donné l'ordre.

L'actualité de la peine capitale au Japon et les questions judiciaires qu'elle soulève

D'après le sondage le plus récent (réalisé en 2009), 85 % des Japonais se disent favorables à la peine de mort. Il faut noter que c'est le pourcentage le plus élevé depuis 1956, année où le gouvernement japonais a commencé d'enquêter sur ce sujet et d'effectuer des sondages sur la question. Pour justifier leur position en faveur du maintien de la peine capitale, les personnes interrogées avancent toutes sortes de raisons stéréotypées du genre : «La famille de la victime ne sera pas satisfaite si la peine de mort est abolie», «Un crime atroce doit se réparer par la mort de celui qui l'a commis», «L'abolition risque de favoriser la survenue d'autres crimes atroces», ou encore : «Si on laisse en vie des criminels dangereux, ils risquent de récidiver.» Les partisans de la peine de mort ajoutent que tant qu'elle est inscrite au Code pénal, ne pas l'appliquer risquerait d'affaiblir le système judiciaire.

Dans ce contexte, la Fédération internationale des ligues de droits de l'homme (FIDH) dénonce notamment la longue détention des condamnés japonais, qui peut être assimilée à «une forme de torture incompatible avec les principes d'une société civilisée et une sanction qu'aucun crime, si grave soit-il, ne saurait justifier»¹¹. En effet, actuellement, cent vingt-huit condamnés à mort attendent «leur tour» sous une surveillance permanente, et sont soumis à l'angoisse d'une crainte quotidienne. Dans *La Condamnation*, Kaga décrit la cruauté de cette attente qui est souvent la cause, chez les détenus, de pathologies mentales. Les lenteurs des procédures et les réticences de certains ministres de la Justice à signer l'ordre final contribuent à «engorger» les couloirs de la mort. En attendant, le nombre des exécutions ayant diminué, ils sont de plus en plus nombreux à y croupir, tandis que le nombre des condamnations, lui, ne cesse d'augmenter. Est-ce pour raccourcir cette attente trop cruelle que Tanigaki Sadakazu, ex-ministre de la Justice et ancien président du Parti libéral-démocrate¹², n'a pas hésité, semble-t-il, à envoyer les condamnés au gibet ?¹³ Au total, vingt-

[11] Citation de l'article «Au Japon, polémique autour du gibet», *Le Monde*, 16 janvier 2007.

[12] Jimintô. Le plus important parti politique japonais. Ce parti de droite, conservateur, a pratiquement toujours gouverné le pays depuis sa création en 1955, sauf pendant un intermède de dix mois entre 1993 et 1994 où il fut remplacé par le Parti socialiste japonais, et pendant trois ans après sa défaite contre son adversaire principal, le Parti démocrate japonais (Minshutô), aux élections législatives du 30 août 2009.

[13] Le 29 août 2014 ont eu lieu une exécution à Sendai et une autre à Tôkyô. Le ministre de la Justice de l'époque, Tanigaki, a signé ces deux derniers ordres quelques jours avant de

et-un condamnés ont été exécutés pendant les différents mandats du Premier ministre actuel, Abe Shinzô.

Il y a quelques années, un article du *Monde* avait porté sur la scène médiatique deux cas de condamnations à mort au Japon qu'il était possible de remettre en question tant elles étaient pour le moins suspectes. Le premier est celui d'Okunishi Masaharu, décédé tout récemment à l'âge de 89 ans à l'hôpital pénitentiaire de Hachiôji à Tôkyô, qui était détenu dans le couloir de la mort depuis 1972 à la suite d'une affaire d'empoisonnement dont cinq femmes furent victimes. En dépit de la faiblesse des éléments retenus contre lui, et malgré un fort soutien de la Fédération japonaise des associations juridiques (Nichibenren), la cour d'appel de Nagoya a rejeté en 2014 une huitième demande de révision du procès. Le deuxième cas est celui d'Ishikawa Kazuo, détenu en prison pendant trente-deux ans, dont dix passés dans le couloir de la mort. Il a été condamné à mort pour le viol et le meurtre d'une lycéenne de 16 ans, assortis d'une demande de rançon à la famille. Mais «Ishikawa ne savait ni lire ni écrire – affirme Jean-François Sabouret, sociologue qui a étudié le cas de ce dernier – et la police l'obligea à s'entraîner à copier une lettre d'aveu dont les idéogrammes ressemblent à ceux de la demande de rançon»¹⁴. Même si Ishikawa a été libéré à titre conditionnel après une très longue détention, il n'est toutefois pas innocenté. Ce cas est regardé comme «un exemple d'erreur judiciaire» par Jean-François Sabouret, car, d'après lui, les origines du condamné ont nettement joué en sa défaveur. En effet, Ishikawa appartenait à la communauté dite des *Burakumin* (ou «habitants des hameaux»), les descendants d'une ancienne caste discriminée depuis le Japon féodal, considérés autrefois (et parfois encore de nos jours par certains) comme des êtres «souillés» (*eta*), voire «non humains» (*hinin*).

En 2014 encore, la libération du prisonnier Hakamada Iwao (diffusée sur les écrans de télévision du pays tout entier le 27 mars 2014) a été effectuée dans un double but : lui donner la possibilité d'un nouveau procès ; démontrer ainsi qu'il s'agissait d'une autre «erreur judiciaire». Cet ancien boxeur professionnel, alors qu'il travaillait dans une usine de produits alimentaires, avait été arrêté sous l'incul-

quitter sa fonction, à savoir juste avant le remaniement ministériel auquel il a été procédé début septembre 2014. Après l'annonce de cette nouvelle, il s'est exprimé dans les médias de la façon suivante : «Le dépit des familles des victimes est inimaginable, ces criminels leur ont volé les vies de leur être le plus cher» (quotidien *Mainichi Shinbun*, 29 août 2014).

[14] «Au Japon, polémique autour du gibet», *op. cit.*

pation de meurtre de son patron, l'épouse de ce dernier et leurs deux enfants. Condamné pour ce crime, il a passé un demi-siècle dans le couloir de la mort. Des analyses ont prouvé après le jugement que son ADN n'était pas celui retrouvé sur les vêtements du coupable présumé. Mais pour être libéré, il lui a fallu attendre d'avoir 77 ans. Cette interminable détention, qui s'est déroulée dans des conditions abominables, a causé chez lui des troubles névrotiques qui l'ont privé de toute expression faciale visible.

La superposition des sujets et des temps : considérations sur une méthode «dostoïevskienne»

Si l'auteur manifeste clairement une position abolitionniste, ce n'est point pour autant qu'il considère son ouvrage comme un roman militant. En revanche, son expérience de médecin psychiatre dans le couloir de la mort, les rencontres régulières qu'il a eues avec les condamnés à mort dans l'exercice de sa profession¹⁵, et ses vastes connaissances psychiatriques et crimino-sociologiques, lui servent de base solide pour présenter dans son œuvre des situations saisissantes.

Certes, des modèles ont existé, mais les personnages de *La Condamnation* résultent d'une reconstruction imaginaire de l'auteur, qui d'une certaine manière les «prend en filature». Je veux dire par là – en tant que lectrice de son œuvre – que le travail de l'auteur consiste moins à créer et à faire parler ses personnages qu'à les *suivre*¹⁶. Quand l'imaginaire de l'écrivain va au-delà des limites de sa propre conscience, une substitution de sujets s'opère, et les personnages commencent en quelque sorte à marcher tout seuls. À ce propos, il peut être intéressant de citer une lettre de Shôda adressée à Kaga¹⁷ :

[15] Kaga exerce encore à ce jour (il a eu 86 ans) le métier d'expert en tant que psychiatre et criminologue. Il a de ce fait, à la demande de l'avocat de la défense, rencontré en 2006 le célèbre condamné à mort Matsumoto Chizuo (plus connu sous le pseudonyme d'Asahara Shôkô), dirigeant de la secte «Aum», qui a fomenté l'attentat au gaz sarin dans la station de métro Kasumigaseki, au centre de Tôkyô, en 1995. Dans son ouvrage *Suggestions diaboliques* (*Akuma no sasayaki*, 2006), Kaga est d'avis que le prisonnier en question, qu'il pense incapable de suivre un procès, devrait bénéficier avant tout des soins médicaux nécessaires.

[16] Je pense ici notamment à cette phrase d'André Breton : «Où nous les retrouvons vraiment [il s'agit des héros de Stendhal], c'est là où Stendhal les a perdus» (*Manifeste du surréalisme*, 1924, repris in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. 1, Bibliothèque de la Pléiade).

[17] Lettre datée le 11 septembre 1969, reprise in *Dialogue avec un condamné à mort*, *op.cit.*, p. 178-179.

L'important est de savoir qu'on n'a pas totalement compris ce qu'on croyait avoir compris. [...] Moi, je patiente jusqu'à la limite de mes forces jusqu'au moment où je saisis le sens d'un mot, en approfondissant intérieurement ma réflexion. Pourtant, je m'égarer dès que je réussis à saisir la chose en question.

Si Kaga a fini par choisir le métier d'écrivain comme activité principale après plusieurs dizaines d'années consacrées à sa carrière médicale, c'est peut-être parce que, face aux questions si complexes et si profondes de l'esprit humain, il a perçu toutes les limites de la psychiatrie. Il n'empêche que ses écrits restent le plus souvent liés à la question de la « folie », et je dirais même que la clé de son œuvre d'écrivain se trouve au croisement de *la littérature et la folie*¹⁸.

Il est impossible, dit-il, d'expliquer le phénomène de la folie, sauf en essayant de la représenter. Or, en la décrivant dans mes écrits, je me suis aperçu qu'il y avait quelque chose étrange à l'intérieur de moi-même. C'est pour cela que je continue d'écrire à ce sujet¹⁹.

Depuis Pierre Janet (1859-1947) et Sigmund Freud (1856-1939), qui furent l'un et l'autre élèves de Charcot, on a pris conscience du fait qu'existent sans doute, superposés au sein de l'esprit humain, plusieurs niveaux de conscience (le conscient, le préconscient et l'inconscient – pour le dire de façon schématique). Sachant qu'il n'est possible d'accéder au plus profond des réflexions humaines qu'après avoir examiné ces couches de niveaux différents, Kaga nous semble, à l'instar du sculpteur qui observe un objet sous toutes ses facettes, utiliser une méthode comparable à une forme de collage-composition. Ce style propre à Kaga se caractérise en effet par : 1° une écriture qui recourt à des temps variés (le passage du passé au présent ou au futur, par exemple, qui se fait parfois à l'insu du lecteur, peut brouiller la temporalité du récit) ; 2° l'alternance libre des sujets, y compris dans leurs formes grammaticales (un procédé que le japonais permet plus facilement que le français) ; 3° des dialogues parfois très crus, voire obscènes ; 4° le passage volontairement ambigu de la réalité au rêve, et vice versa. D'ailleurs, Ôe Kenzaburô, contemporain et ami de Kaga, a judicieusement commenté ainsi le roman : « En diversifiant et en alternant les formes d'écriture, Kaga confère à son œuvre *une composition*

[18] Un recueil d'essais de Kaga, intitulé *La Littérature et la folie* (*Bungaku to kyôki*, 1971) fournit des éléments passionnants à ce sujet.

[19] Dialogue avec Takai Yû-ichi, inséré in Otohiko Kaga, *Voyageurs des terres incultes* (*Are chi o tabi suru hitobito*), Tôkyô, Shinchôsha, 1971.

faite de plusieurs constructions distinctes.»²⁰ Que signifie ce terme de «plusieurs constructions»? Il s'agit, selon Ôe, des quatre formes différentes d'expression suivantes: 1° la vie quotidienne de Takeo en prison, racontée au présent de son propre point de vue; 2° les souvenirs du passé de Takeo: son propre parcours jusqu'à son arrestation, raconté également par lui-même; 3° la correspondance entre Takeo et Etsuko, citée pour témoigner d'une évolution intérieure du prisonnier, du passé au présent; 4° les dialogues entre prisonniers, ainsi que ceux qui se déroulent entre Takeo et Chikaki, le psychiatre de la prison.

Au terme de ce parcours, d'ores et déjà, on pourrait se demander: «Ce condamné a-t-il vraiment existé? S'agit-il là d'une histoire vraie?» Mais dans le fond, cette question importe peu. Le modèle créé dans un roman n'existe pas sur le même plan que la réalité qu'il illustre. Ôe fait allusion à une méthode «dostoïevskienne» à propos de la superposition accompagnée de dialogues à plusieurs voix qui abondent dans le roman; en outre, d'après lui, Kaga aurait réussi à accoucher de son double. De toute évidence, il a vu juste sur ce point. Toujours est-il que les deux pôles principaux du roman, Takeo et Chikaki (personnage qui, rappelons-le, prend pour modèle l'auteur lui-même dans son rôle professionnel), semblent se superposer pour devenir finalement un, alors qu'ils sont dans deux positions totalement opposées, l'un comme condamné à mort et l'autre comme psychiatre au service de l'État. Mais, dans la mesure où Kaga considère Shôda comme «un double de lui-même», au terme de l'analyse de l'œuvre, cette substitution, elle aussi, semble parfaitement logique.

Enfin, l'influence de l'écrivain russe évoquée par Ôe est également assez claire, non seulement dans le style de Kaga, mais encore sur un point commun des plus remarquables chez deux écrivains issus de mondes aussi éloignés que le Japon et la Russie²¹: il s'agit bien entendu de l'inspiration chrétienne. Pour prendre l'exemple le plus connu, Raskolnikov, comme Takeo, a commis un crime atroce sans s'en repentir; mais, une fois amené à accepter son châtement pour l'amour de Dieu, il ne peut qu'entrevoir la chance d'une résurrection. Ce parallèle se lit aisément dans un passage comme celui-ci:

«Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, tout aussi vaine que votre foi.» Lorsque l'abbé récite ce verset, Takeo prend forte-

[20] *Asahi Shimbun* (édition du soir), 26 juin 1978.

[21] Notons que, récemment, *La Condamnation* a fait l'objet d'une traduction en russe sous le titre *Prigovor* (cf. références bibliographiques en fin d'ouvrage).

ment et brusquement conscience d'un fait : il se rend compte que le corps de l'abbé n'est effectivement rien d'autre que celui de Jésus. En même temps, il sent qu'un Jésus de chair commence à vivre au sein de son propre corps, et inversement.

Ici, Takeo, représenté comme une réincarnation de Jésus, paraît ressusciter au sein du pire désespoir : celui du condamné à mort. Mais, moi, qui n'ai pas été élevée dans la foi chrétienne, je ne conçois pas *La Condamnation* comme un simple roman religieux. Il s'agirait plutôt du fruit de recherches menées sur certaines des questions les plus fondamentales de l'existence humaine, à savoir « la vie et la mort » de l'être, et sa nature profonde. Ce roman témoigne d'une longue réflexion de Kaga entre croyance et doutes²². Et il va sans dire que c'est par son écriture singulière qu'il a pu donner à son œuvre une intensité à la fois métaphysique et fort lyrique.

[22] Kaga a été baptisé en 1988, à l'âge de 58 ans, soit seulement treize ans après le début de la rédaction de *La Condamnation*.